

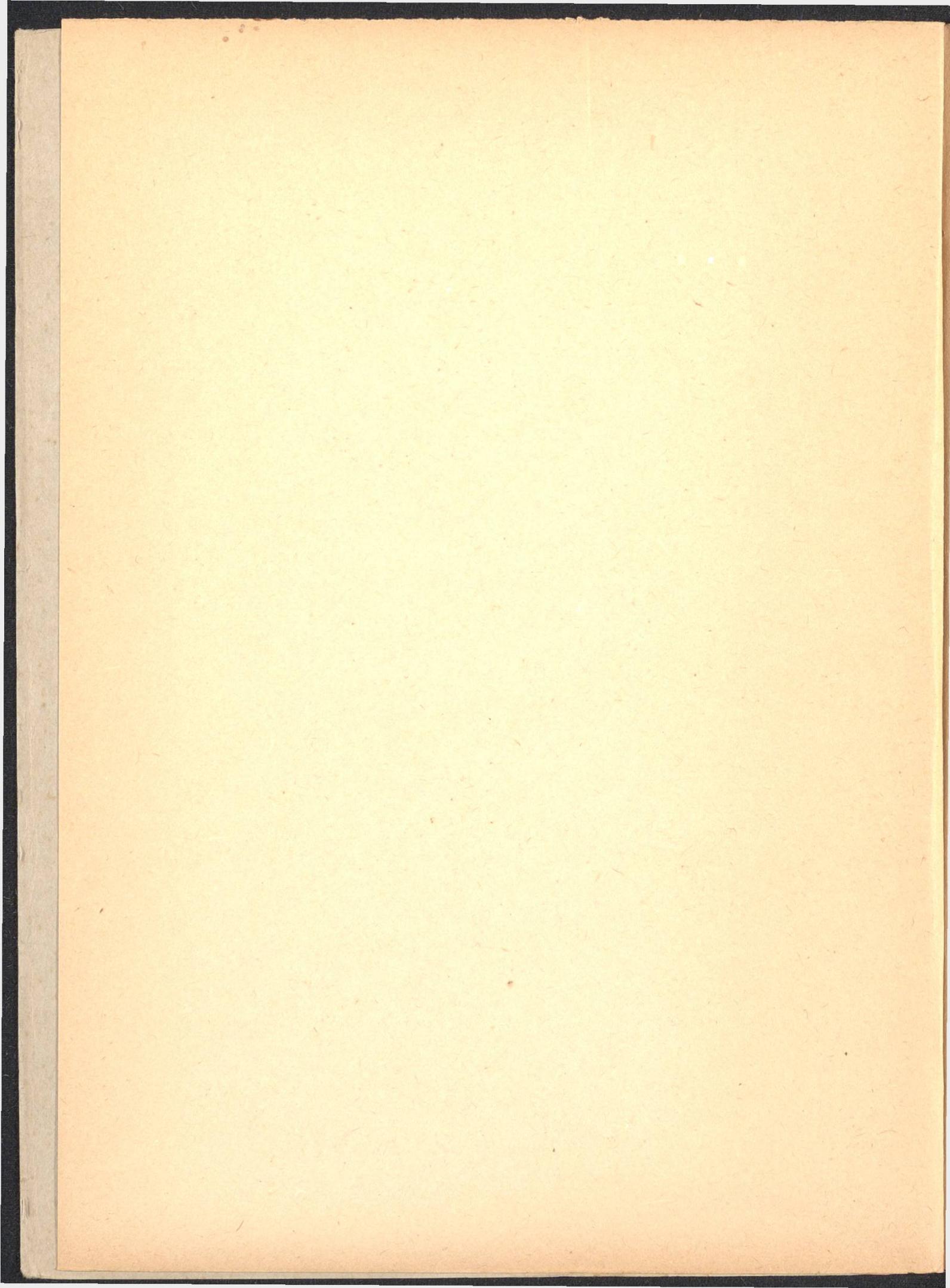
GREGOIRE LE ROY

La Nuit sans Étoiles

COX,
BRUXELLES
47, CHAUSSÉE DE CHARLEROI

MLVN 00481

LA NUIT SANS ÉTOILES

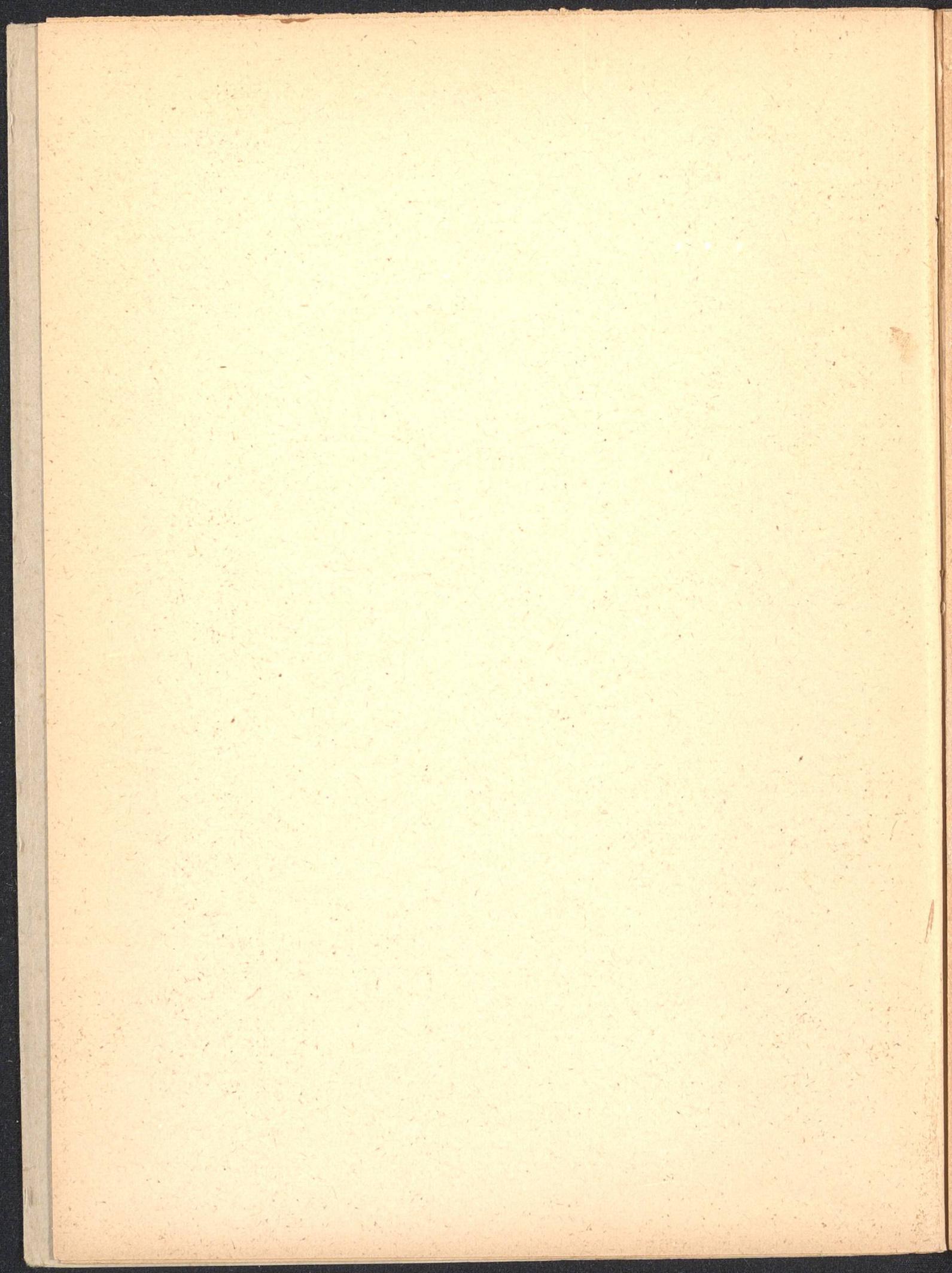


Il a été tiré de cet ouvrage :

- 10 exemplaires sur papier de Hollande
Van Gelder en Zonen, numérotés de 1 à 10
- 300 exemplaires sur papier d'édition numérotés
de 11 à 310.

Exemplaire N°

| |
|----|
| 30 |
|----|



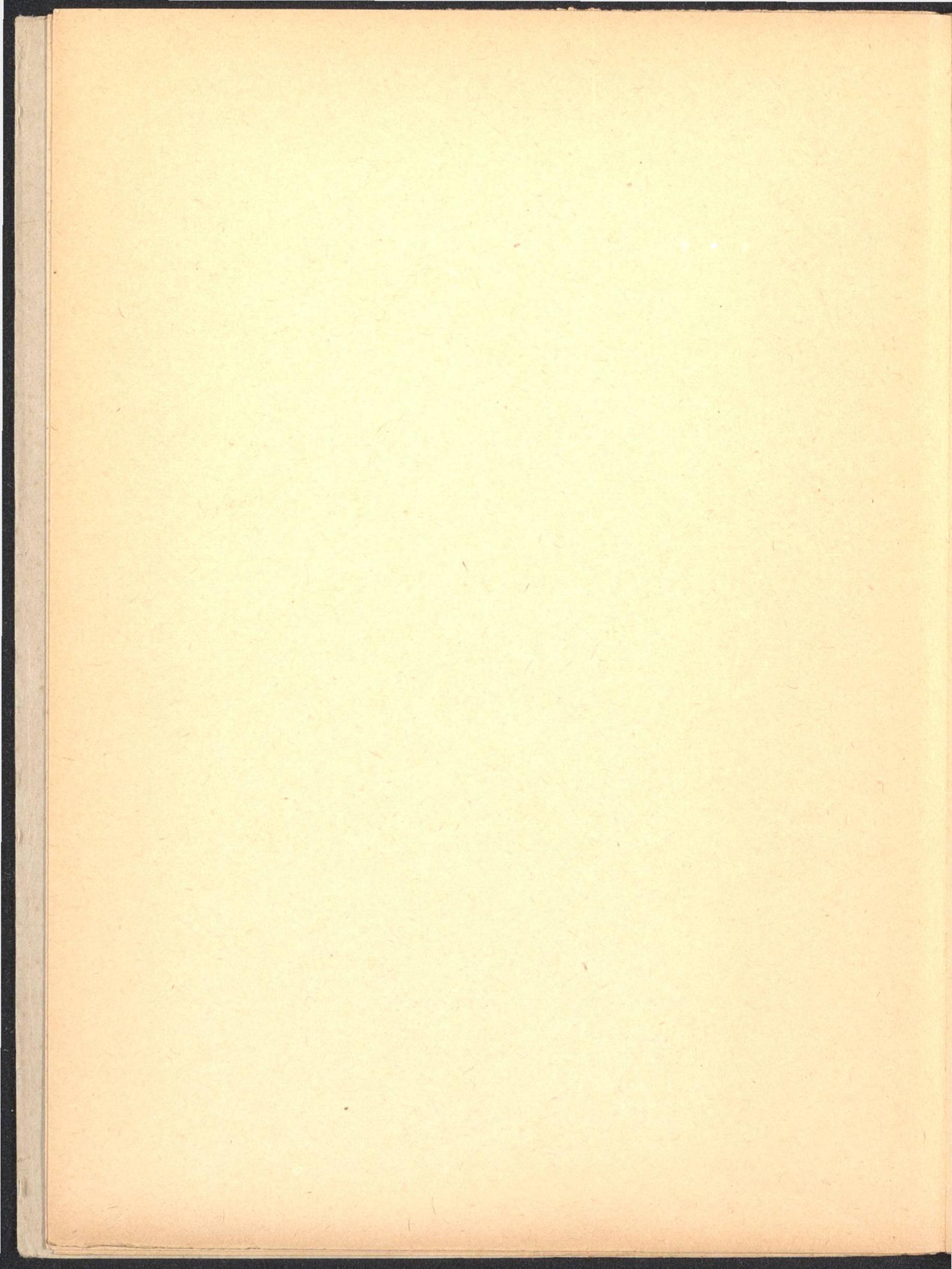
GREGOIRE LE ROY

La Nuit sans Étoiles



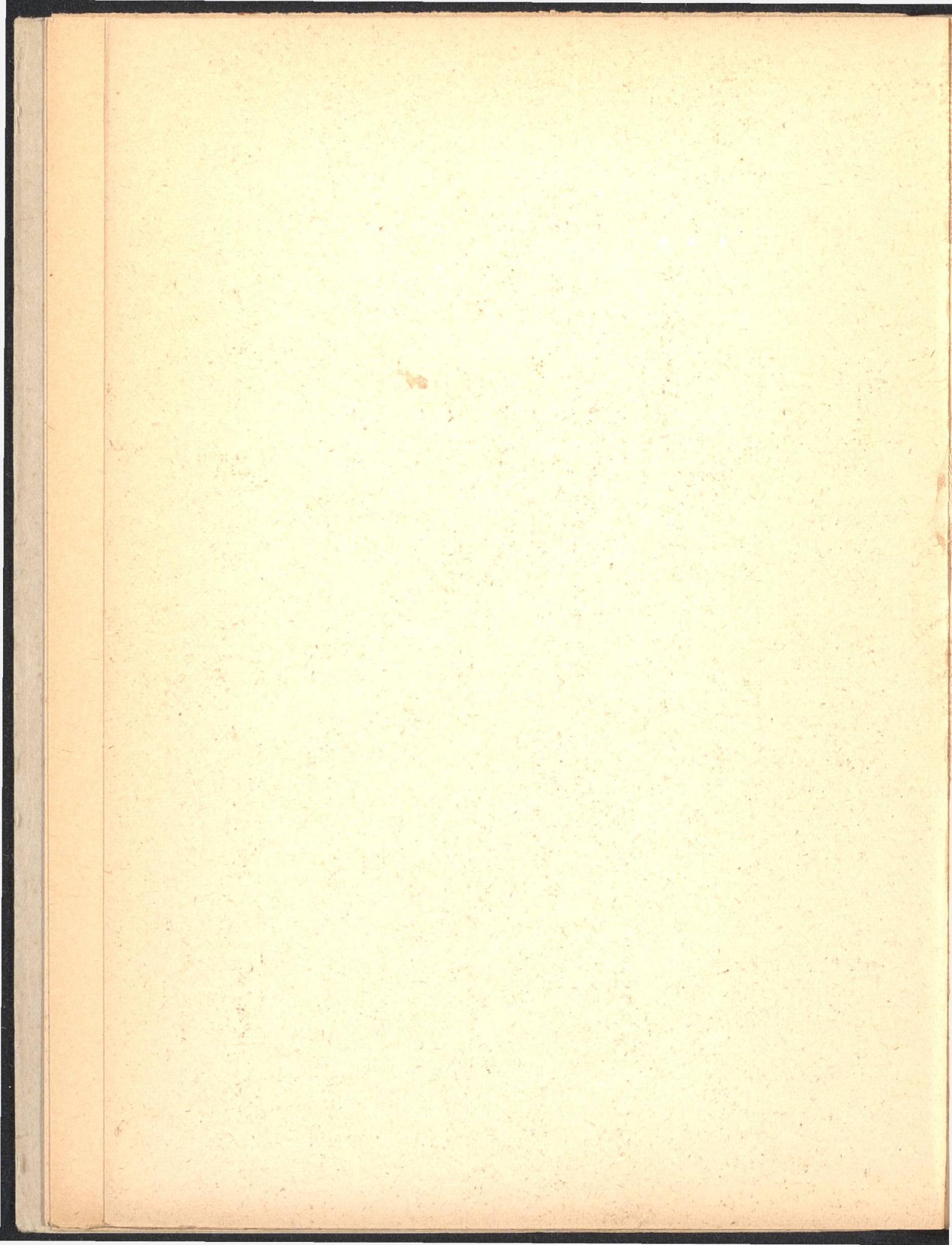
FS. VN
XVIII
481

COX,
BRUXELLES
47, CHAUSSÉE DE CHARLEROI



Du même auteur :

| | |
|--|--------|
| La Chanson d'un Soir (poèmes) | épuisé |
| Mon cœur pleure d'autrefois (poèmes Paris, Vanier) | épuisé |
| La Chanson du Pauvre (poèmes Mercure de France) | |
| La Couronne des Soirs (poèmes Bruxelles, Lamertin) | épuisé |
| Le Rouet et la Besace. Images et Chansons. Editions le Masque | épuisé |
| Joe Trimborn (nouvelles) Paris-Figuière . . . | épuisé |
| Les Chemins dans l'Ombre (poèmes) Paris, Berger-Levrault | |
| L'Ombre sur la Ville (poèmes) Bruxelles N ^{lle} Sté d'édition, | |
| James Ensor (G. Van Oest) Bruxelles | |
| L'Œuvre gravé de Jules De Bruycker (Nou- velle Sté d'édition) | |



Pour ceux qui souffrent dans leur cœur ;
Pour ceux qui souffrent dans leur chair ;
Pour ceux qui longtemps ont souffert
La mort se pare de douceur.

Quand on n'en peut plus de souffrance
On s'empresse de l'implorer,
Car elle est la seule espérance
De qui ne peut plus espérer.

Elle est la suprême madonne
Qu'on implore tout à la fin,
Parce qu'on la sait douce et bonne
Sous son masque dur et hautain.

Elle a versé sur moi tous les dons de sa grâce,
Les dons de son amour, les dons de sa douceur ;
Elle aimait et donnait, sans jamais être lasse
D'aimer et de donner les trésors de son cœur.

D'elle émanait l'amour, comme émane des roses
Leur merveilleux parfum et, sans savoir comment,
Elle versait l'amour au cœur le moins aimant,
Entr'ouvrant au baiser les lèvres les plus closes.

Il n'y a, dans mon cœur, d'image que la sienne,
Comme il n'y eut d'amour que pour ses seuls baisers;
Il n'est plus rien de mon passé que je retienne ;
Elle reste l'unique au sein de mes pensers.

Accepter son destin et, pour qu'il s'accomplisse,
Servir et se donner sans trêve ni repos ;
Quand cette humilité va jusqu'au sacrifice
Elle égale en grandeur le geste du héros.

Ce sort, tu le choisis librement, sans faiblesse,
Mais non pas sans orgueil, espérant qu'en retour
De ton renoncement, l'amour et la tendresse
Trouveraient, dans mon cœur, la tendresse et l'amour.

Tu n'as pas recherché la gloire ou le génie
Mais un bonheur vécu dans l'ordre et la raison ;
La seule illusion qui ne fût pas bannie :
Un même et sûr amour dans la même maison.

A tant de sainteté qu'a répondu la vie ?
Son poids fut-il léger ou trop lourd quelquefois ?
L'homme auquel tu t'étais joyeusement unie
Fut-il le compagnon digne en tout de ton choix ?

Pourtant je reconnais et je le dis au monde :
Nulle autre n'aurait pu comme toi me chérir ;
Ma joie était ta joie et, pas une seconde,
Ta tendresse pour moi n'a cessé de grandir.

Et moi, qu'ai-je apporté de bonheur en échange ?
J'ai dû souvent marcher durement sur ton cœur ;
Mon silence d'abord n'était-il pas étrange ?
Ah ! que pour notre amour tu devais avoir peur !

Peut-être, certains soirs, dans ton âme en déroute
Et sans foi dans ton sort, peut-être as-tu douté ?
Et je ne faisais rien pour éloigner ce doute
Et te convaincre enfin de ma fidélité.

Car j'ai si peu donné ces marques de tendresse
Que ton amour devait espérer en secret :
J'ai dit si rarement, dans un élan d'ivresse,
Les mots passionnés dont mon cœur débordait.

Et maintenant, trop tard ! Sur ta tombe sacrée
Je les pense, ces mots, mais sans les prononcer,
Et ce sont les sanglots de ma gorge serrée
Qui disent les remords que je ne puis chasser.

Il n'y a pas de nom aussi doux que le sien !
Je n'en dirai jamais qui contienne le monde
Que contenait son nom et, seul, je sais combien
Quand je le prononçais, mon âme était profonde.

Il évoquait les soirs que nous rêvions ensemble ;
Il respirait les fleurs qui les ont embaumés,
Et, si je le redis, mon cœur, mon vieux cœur tremble
En songeant à quel point nous nous sommes aimés.

Voici le cher moment ; la lampe va s'éteindre ;
Je t'attends, je te vois assise à mes côtés ;
Mais tu ne parles pas ! Tu sembles te contraindre !
Des reproches peut-être... et que j'ai mérités ?

Oh ! ne me montre pas ce visage sévère,
Ne doute pas de moi ; laisse dormir ton cœur ;
Mon âme pas un jour n'a cessé d'être claire ;
Notre amour n'a jamais cessé d'être vainqueur.

Nos jours sont là qui nous attendent
Dans l'inconnu qui les enclôt ;
Nos jours sont là, comme un troupeau
Couché dans d'invisibles landes.

Ils sont là, nos jours à venir,
Qu'il faudra maudire ou bénir
Selon qu'ils seront jours de liesse
Ou jours de deuil et de tristesse.

Bien qu'ils soient chargés d'inconnu
Et porteurs de plus d'un mystère,
Notre esprit est trop ingénu
Pour voir le mal qu'ils peuvent faire.

Pourtant, dans le nombre et le tas,
— Ils sont vêtus de même laine —
Il en est un, qu'on ne voit pas,
Qui porte en soi la mort prochaine.

Demain, comme chaque matin,
Un nouveau jour naîtra de l'ombre ;
Ce n'est pas nous, mais le Destin
Qui fera son choix dans le nombre

La mort plânait sur la maison ;
Nous sentions le vent de son aîle
Et son ombre, impure et cruelle
Comme la fièvre et le poison.

Nous n'avions plus rien à nous dire ;
Nous feignons de ne pas nous voir,
Cachant ainsi le désespoir
Qu'en nos yeux on aurait pu lire.

Et bientôt ce fut, entre nous,
— Comme un mot donné — le silence,
Celui du vaincu sans défense,
Qui s'attend au pire des coups.

Et puis, par hasard ou distraite,
Ou simplement par méchant jeu,
La mort s'éloigna peu-à-peu.
Ayant l'air de battre en retraite.

Mais avant elle avait versé
Dans notre âme une angoisse obscure
Et rien, ni le temps, ni l'usure
N'ont pu refermer la blessure
Dont notre cœur était percé.

De notre grand amour, de notre destinée
Rien ne rappellera plus tard le souvenir,
Nul ne saura non plus que tu te croyais née
Uniquement pour me chérir et me servir.

Déjà tu faiblissais devant la tâche austère
Que toute autre aurait crue indigne et sans grandeur ;
Tu voulais malgré tout et malgré ma prière
L'accomplir jusqu'au bout avec le même cœur.

J'avais pitié de toi, mais je devais me taire
De peur de t'effrayer, car tu n'ignorais pas
Mais tâchais d'oublier qu'un étrange mystère
Te menaçait dans l'ombre et suivait tous tes pas.

Hélas ! moi je savais, mais je semais le doute,
Espérant te laisser un faible et fol espoir ;
Alors tu te taisais, la pensée en déroute,
Sans plus m'interroger, de peur de trop savoir.

Nous jouions tristement le drame du silence,
Chacun cachant sous des mots vains la vérité ;
Nous sentions près de nous une tierce présence,
Menaçante malgré son irréalité.

L'avais-tu deviné sans oser me le dire ?
Comme je me taisais pour la même raison,
Tu n'as plus su cacher ta peur sous un sourire ;
Nous savions que la mort errait dans la maison.

Souvenir qui me tue et me laisse sans armes,
Sans force et sans défense et qui m'est cher pourtant,
Puisque, en me souvenant jusqu'à verser des larmes,
Je vis encore auprès de celle qui m'attend.

Nos jours se succédaient, différents de visage,
Mais l'un à l'autre unis dans un ordre certain ;
Et chaque nouveau jour, après son court voyage
Apportait une pierre à l'œuvre du destin.

Mes jours sont aujourd'hui sans but, sans domicile ;
Ils errent au hasard, disloqués, éperdus,
Comme des orphelins qu'une puissance hostile
Egare en des chemins ignorés et perdus.

Car c'était son amour qui groupait autour d'elle
Tout ce que notre vie incarnait de bonheur ;
Depuis qu'elle n'est plus, le berger infidèle
Laisse errer le troupeau dans le doute et l'erreur.

Je sais qu'elle n'est plus. Je sais que plus jamais
Mes yeux ne la verront. Tout cela je le sais,
Et pourtant bien souvent, quand je rêve, il m'arrive
De la voir devant moi. Vision fugitive
Qui meurt dès que je crois à sa réalité...

Et de sa main d'acier, la dure vérité,
Etrangle, sans pitié, la minute bénie
Ou j'allais retrouver celle qui fut ma vie !

Je sais que ma maison est vide, hélas ! et sombre.
Et pourtant quelquefois je cherche encor sa main ;
Je ne la trouve plus ; je tâtonne dans l'ombre
Et la vois qui s'en va sur l'éternel chemin.

Parfois, soudainement, elle pousse la porte.
Je la vois apparaître, et c'est comme un éclair
De vie et de bonheur ! Dans ses mains elle apporte
Un renouveau des jours où vivre m'était cher.

Sa présence ne dure, hélas ! qu'une seconde
Et mon cœur a bondi durant ce même instant...
Pour retomber d'un coup dans la morne et profonde
Tristesse d'une vie où plus rien ne m'attend.

J'ai voulu m'éloigner des lieux où ma mémoire
Aussitôt la ranime, où partout je la vois
Avec, dans ses yeux bleus — comme un rayon de gloire —
Ce regard de bonheur qu'elle avait autrefois.

Oui, j'ai voulu la fuir, voulant fuir ma tristesse,
Mais son ombre me suit et s'attache à mes pas
Comme mon ombre même, au point que ma détresse
En voulant s'échapper se jette dans ses bras.

Est-ce elle qui me suit ? Est-ce moi qui l'appelle ?
Partout son souvenir domine ma raison.
Et quand j'ai tout tenté je retourne auprès d'elle,
Comme le vagabond retourne à sa maison.

Lentement s'écoulent les jours
Et plus avance la vieillesse,
Plus ils sont remplis de tristesse
Et cependant toujours plus courts

La solitude, si clémente
Et que je recherchais d'instinct,
Aujourd'hui je la fuis... En vain !
Elle est l'empire de l'absente.

Et l'absente obsède mon cœur,
S'impose à toutes mes pensées
Et tient, dans ses mains trop pressées,
Mon tout dernier petit bonheur.

Mes souvenirs étaient ma dernière richesse ;
Ils remplissaient ma vie et délectaient mon cœur
Et, bien qu'enveloppés d'un voile de tristesse,
Me dispensaient des jours très-proches du bonheur.

Mon âme était en paix ; ma vie était étale ;
Rien ne marquait les pas de la marche du sort
Et ma raison tenait une balance égale
Entre l'ardeur de vivre et la peur de la mort.

Tout ordre était réglé par celle que je pleure ;
Elle écartait de moi la menace et l'affront
Et si quelque souci troublait notre demeure
Elle calmait ma crainte en caressant mon front.

Aujourd'hui c'est son ombre et non plus sa présence
Qui met autour de moi son cercle protecteur,
Mais je suis impuissant, sans secours, sans défense
Lorsqu'il me faut lutter contre mon propre cœur.

A toute heure du jour je vous sens près de moi.
Vous êtes devant moi quand, la nuit, je m'éveille ;
Vous êtes, dans le jour, le bon ange qui veille
Sur la flamme d'amour qu'abrite encor mon toit.

Quand viennent les enfants, d'emblée elles évoquent
L'image d'un passé qui renonce à mourir ;
Elles chassent d'un coup les ombres équivoques
Qui tentent de ternir votre cher souvenir.

Vous êtes la lumière au front de ma pensée !
Vous m'offrez votre main pour traverser la nuit
Qui se fait chaque jour plus dense et plus glacée ;
Et si je vis encor, c'est grâce à votre appui.

Je la cherche partout et ne la trouve pas,
Mais quel que soit l'endroit où se portent mes pas,
Son souvenir est là, son fantôme fidèle,
Son ombre, sa présence... Hélas ! Ce n'est pas elle.

Je voudrais oublier pour ne plus tant souffrir,
Ne plus penser à rien, ne plus me souvenir !
Hélas ! le moindre objet évoque son image
Et chaque heure du jour emprunte son visage.

Et pourtant la chasser de mon cœur me fait peur.
Qu'aurais-je pour combler le vide de ce cœur ?
C'est son seul souvenir qui m'attache et me lie
A ce qui fut jadis le rire de ma vie.

Il n'y a pas un jour, il n'y a pas une heure
Que son fantôme aimé n'apparaisse à mes yeux ;
Il me suit au jardin ; il remplit ma demeure
Et, dans l'obscurité, je le vois encor mieux.

Je ne puis le quitter et j'ai pris l'habitude
De son obsession et du mal qu'il me fait ;
C'est par lui que je sens combien ma solitude
Est grande et sans espoir, combien grand mon regret.

Et pourtant j'aurais peur que l'oubli me le prenne
Et n'éloigne à jamais ce dernier compagnon !
Quelle misère alors égalerait la mienne !
Que me resterait-il après cet abandon ?

Non ! Tout vaut mieux encor que le vide et l'absence !
Et parfois il est doux de répandre des pleurs
En songeant au passé. Je bénis la souffrance
Qui me rapproche d'elle et réunit nos cœurs.

Non ! Le temps n'efface pas tout,
Et je sais bien que pour la vie
Ma mémoire même obscurcie
Suivra son ombre n'importe où.

Dans la solitude tragique
Que désormais veut mon Destin
Elle sera, jusqu'à la fin,
La bonne compagne, l'unique.

Le jour j'étais captif des choses de la vie
Mais, le soir, libéré des soins humiliants,
Je courais au foyer où m'attendait l'amie
Le sourire à la bouche et les bras accueillants.

Comme tout est changé ! Sans hâte je regagne
Cette maison où plus personne ne m'attend,
Où je n'entendrai plus la voix de ma compagne
Me raconter ce qu'elle fit en m'attendant.

Histoires du foyer ! Les plus belles qui soient,
Celles qui font la chaîne d'or du souvenir ;
Qui racontent plus tard nos douleurs et nos joies,
Et revivent en nous, au moment de mourir.

Son souvenir m'est cher et malgré qu'il m'attriste,
Il est la seule joie offerte à mes pensers ;
Il est le compagnon ou l'aide qui m'assiste
A supporter des jours que sa mort a brisés.

Il peuple ma maison de son ombre mouvante,
Et son silence est plein de mon ancien bonheur,
Et, s'il entre quelqu'un, je crois que c'est l'absente,
Et ne vois qu'après coup quel est le visiteur.

Le jour, j'y pense moins, sans l'oublier pourtant :
Ma peine est assourdie et comme somnolente,
Mais que vienne le soir, la douce et tendre absente
Accourt vers la maison où son ami l'attend.

Elle veut vivre encor son heure préférée :
Quand — après avoir dit les derniers mots du jour —
Avant de s'endormir et, dans un chaste amour,
Elle prenait ma main que j'avais desserrée.

Tout cela c'est fini ! Rebelle à tout effort
Et, bien qu'elle soit là, si près de ma pensée,
Sa main ne peut bouger. Insensible, glacée,
Celle qui tient sa main désormais, c'est la mort.

Le temps voile déjà son doux et beau regard ;
Ses gestes sont moins nets, sa lèvre moins réelle ;
Quand j'écoute sa voix, je doute si c'est elle ;
Pour bien me souvenir je sens qu'il est trop tard.

Mais sa pensée est là tout près de ma pensée,
Et je porte son cœur à côté de mon cœur ;
Son être vit en moi d'une identique ardeur
Et sa main sur ma vie est à jamais posée.

La mort a su briser les liens de la chair
Mais son être divin d'amour et de tendresse
A trouvé son refuge en ma propre détresse
Et nous vivons ensemble en un monde désert.

Non pas dans le néant mais très-loin de la vie,
Où nul autre que nous n'abordera jamais,
Où moi qui l'aime encore autant que je l'aimais,
J'achèverai des jours de tristesse infinie.

Voici le premier soir que tu m'es infidèle !
Ton ombre ne vient pas rôder autour de moi.
Je t'attends vainement, vainement je t'appelle,
Et tu ne réponds pas... quand j'ai besoin de toi.

Hier j'aurais voulu, pour calmer mes tristesses,
— Croyant dans cet oubli leur trouver un répit —
Ne pas penser à toi. Hélas ! tu me délaisses...
Ah ! que le souvenir est meilleur que l'oubli.

L'ombre te faisait peur, mais le trait de lumière
D'un rideau mal fermé, dissipait à l'instant
L'angoisse irraisonnée et l'étrange mystère
Qui comprimaient ton cœur craintif et palpitant.

Je sais bien que les morts ignorent toute crainte
Et pourtant je m'afflige en pensant à la nuit
Qui règne maintenant sur ta paupière éteinte
Et que, même au tombeau, son horreur te poursuit.

A quoi sert d'espérer quand rien n'est plus possible ?
Quand tout rêve aussitôt se mue en souvenir ?
Quand on vit de regrets et que — froide, impassible —
La mort se tient debout au seuil de l'avenir ?

Tel est le songe noir du vieillard solitaire.
Toute pensée, en lui, se fâne et se meurtrit,
Il vit parmi les morts qui sont là sous la terre ;
Il est lui-même un mort dont survivrait l'esprit.

Tu m'étais presque une inconnue,
Et, chose étrange, me voici
Devant ta tombe toute nue,
Pour te dire un dernier merci.

Merci pour la joie ineffable
Dont tout mon être débordait
Quand ma pauvre main secourable,
En se dissimulant, t'aidait.

Dans ton regard que la misère
Avait rendu sévère et noir,
Souriait, comme une lumière,
Le désir d'un dernier espoir.

C'est pour ce regard, ce sourire
Qui m'a fait plus juste et meilleur
Que je viens, ici, te redire
Ce que te doit mon pauvre cœur

Est-ce que la douleur vraiment triompherait ?
Vais-je du désespoir devenir la victime ?
Je ne me défends plus ; je me rends en secret
Et trouve à ma défaite un motif légitime.

L'appel de la beauté me laisse sans désir ;
La mort même à mes yeux n'a plus rien qui m'offense
Et quand le jour viendra je suis sûr de partir
Sans qu'un mot de révolte altère le silence.

J'accepte du tombeau l'inexorable loi :
Son néant, son horreur et son ombre glacée,
D'y dormir pour toujours sans rêve et sans pensée...
Pourvu que j'y repose à jamais près de toi.

Une dernière fois pouvoir unir nos âmes
Par la parole, par les mains ou par les yeux !
Nous aimer simplement comme nous nous aimâmes
Et sceller d'un baiser le dernier des adieux !

Mais ce fut brusquement que tu quittas la terre,
Sans un mot, un regard... et lorsque j'accourus
Déjà t'enveloppait l'ombre du grand mystère
Et quand je te bénis tu n'étais déjà plus.

Sans angoisse, sans agonie,
Sans voir la mort qui te cherchait
Et, furtivement s'approchait,
Doucement tu t'es endormie.

Mais, en toi, que s'est il passé
Au cours des minutes suprêmes ?
As-tu rêvé de ceux qui t'aiment ?
A quoi ton cœur a-t-il pensé ?

Nous dormirons encor de longues nuits ensemble,
Car, plus tôt qu'on ne croit, je te retrouverai ;
Mon cœur se fait plus vieux, je vois ma main qui tremble
Et je marche déjà d'un pas moins assuré.

Mais tu ne pourras plus, selon ton habitude,
Au moment de dormir, serrer ma main plus fort ;
Pour tous deux ce sera la même solitude ;
Nous serons à jamais séparés par la mort.

O mort ! Sois bonne et mon amie
Lorsqu'enfin tu m'appelleras,
Et que j'expire entre tes bras
Sans longue et cruelle agonie !

Puissé-je, sous mes yeux fermés,
Quand sonnera l'heure dernière,
Revoir passer dans leur lumière
Le cortège des jours aimés.

Puissé-je aussi revoir des miens
Le merveilleux et clair visage,
Pour que j'emporte leur image
Comme le bien d'entre les biens.

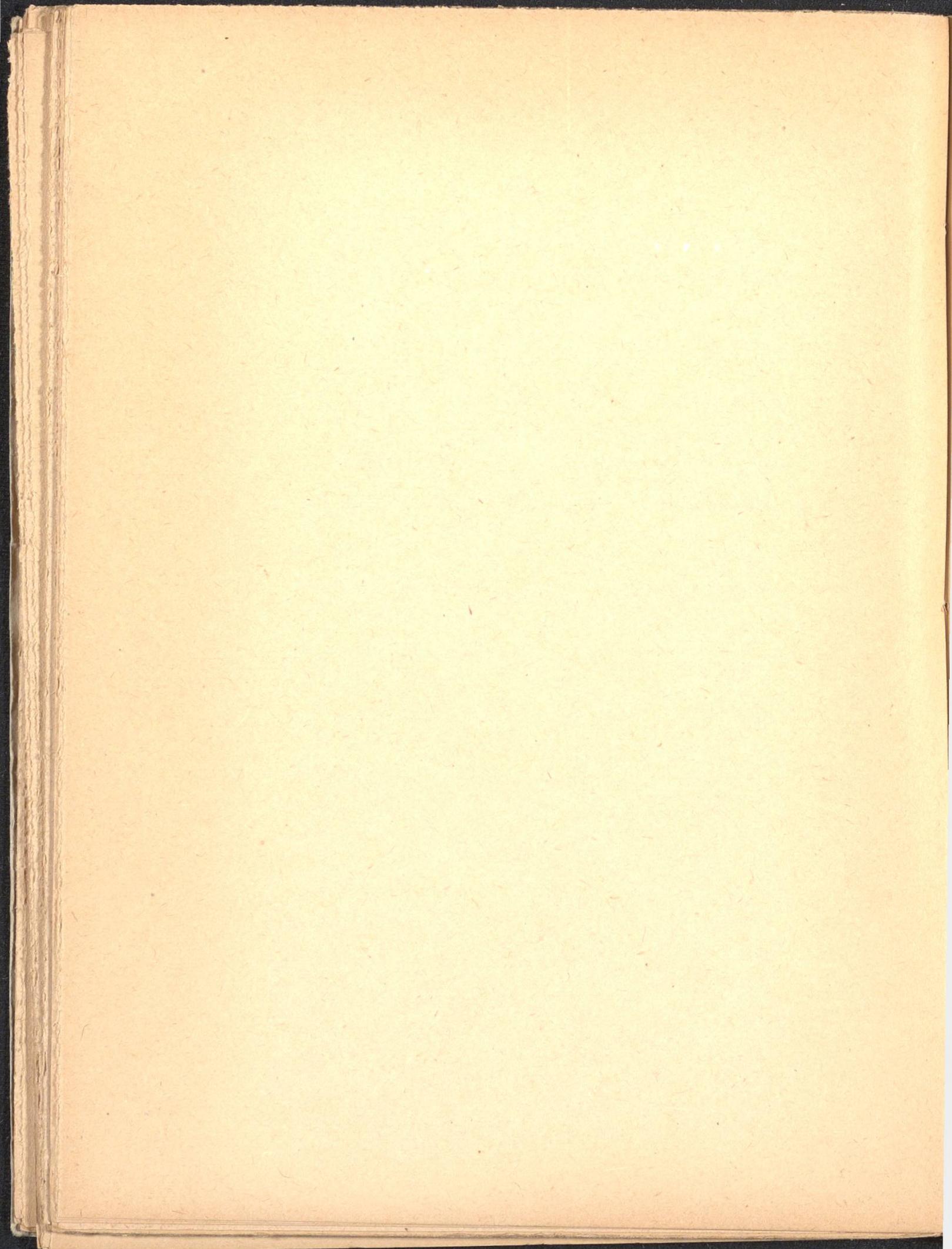
Et maintenant adieu ! Désormais le silence
— Le silence des morts — va régner entre nous,
Mais j'ai voulu d'abord, en mots simples et doux,
Te dire mon amour, mes regrets, ma souffrance.

Les tristes derniers jours que m'impose le sort,
Je les voue, en hommage, à ton ombre clémente,
Pour que ton souvenir adoucisse l'attente
Qui sépare ce jour de l'heure de la mort.

Cette heure, je l'attends, calme et non sans courage ;
Mais cette heure est cruelle et, pour me secourir,
Pour me tenir la main et m'aider à mourir,
Je n'espère qu'en toi... Si je vois ton image

Apparaître à mes yeux, avec le souvenir
De tout notre passé, ma main déjà rigide
Essaiera de tracer dans l'ombre et dans la vide
En se tendant vers toi — le geste de bénir !

Bruxelles 1938.



TABLE

| | Page. |
|------------------------------------|-------|
| Pour ceux qui souffrent | 5 |
| Elle a versé | 7 |
| Il n'y a dans mon cœur | 8 |
| Accepter son destin | 9 |
| Il n'y a pas de nom | 12 |
| Voici le cher moment | 13 |
| Nos jours sont là | 14 |
| La mort plânait | 16 |
| De notre grand amour | 19 |
| Nos jours se succédaient | 21 |
| Je sais | 23 |
| Je sais que ma maison | 24 |
| Parfois soudainement | 25 |
| J'ai voulu | 26 |
| Lentement s'écoulent | 28 |
| Mes souvenirs étaient | 30 |
| A toute heure du jour | 32 |
| Je la cherche partout | 34 |
| Il n'y a pas un jour | 36 |
| Non ! Le temps | 38 |
| Le jour j'étais captif | 39 |
| Son souvenir m'est cher | 41 |
| Le jour j'y pense moins | 42 |
| Le temps voile déjà | 44 |
| Voici le premier soir | 46 |
| L'ombre te faisait peur | 47 |
| A quoi sert d'espérer | 48 |
| Tu m'étais | 49 |
| Est-ce que la douleur | 51 |
| Une dernière fois | 53 |
| Sans angoisse | 54 |
| Nous dormirons | 55 |
| O mort | 56 |
| Et maintenant | 58 |

Achévé d'Imprimer
le 16 mai 1940
sur les presses de
J.-E. BUSCHMANN
à Anvers

